

«Je suis resté le même qu'il y a trente ans»

suite de la page 7

Le combat identitaire

D'où vient ton combat pour l'identité ? As-tu eu dans ton enfance des modèles de «combattants identitaires» ?

Le modèle, pour moi, c'était avant tout la prise de conscience de la Révolution, et donc celui qui cristallisait au mieux cette identité : le colonel Amirouche. C'était assez subjectif à l'époque.

Parce qu'il était kabyle ou bien parce qu'il était moudjahid ?

D'abord par la proximité géographique, ensuite, à cause des propos que l'on tenait à son sujet ; il avait cette aura : cet homme au caractère bien trempé n'aspirait qu'à libérer son pays. C'était à mes yeux un héros. Après, au début de l'Indépendance, j'avais un autre héros, c'était Bessaoud Mohand-Arav, le fondateur de l'Académie berbère.

Comment l'as-tu connu ?

Par la presse, par le courrier que nous recevions, telles ces cartes d'identité en langue amazighe. On se cherchait et l'on ne se retrouvait pas dans les modèles que l'Algérie nous proposait. Et tu comprends que tu n'es pas celui que l'on te fait croire, que nous avons notre propre histoire culturelle, identitaire. D'ailleurs, nous avions à cette époque des cartes d'adhérents à l'Académie berbère et je me souviens que nous avions des correspondants (es) dans le monde et dans les courriers échangés, la première chose sur laquelle nous attirions l'attention de nos correspondants était que nous n'étions pas arabes mais kabyles en précisant la genèse de notre identité... et j'avais déjà acquis cette idéologie sans le savoir, par imprégnation. Et malgré tous les obstacles, c'est tout naturellement que je me suis engagé dans le combat de la reconnaissance de l'identité kabyle.

En 1980, tu étais en France, comment as-tu vécu les événements du Printemps berbère ? As-tu été surpris ou bien cela t'a-t-il paru inévitable ?

C'était inévitable parce qu'avant les événements, il y avait des échauffourées, des incidents que j'ai vécus moi-même. En tant qu'écrivain, j'ai été arrêté plusieurs fois avec d'autres. Nous avons même subi des violences de la part des policiers, comme beaucoup d'autres, mais aussi étrange que cela puisse paraître, cela faisait partie de notre quotidien. Mais l'année 1980 a cristallisé tous les antécédents qui étaient peut-être moins spectaculaires, mais tout aussi significatifs. Au-delà, 1980 aura cristallisé surtout l'idée de la «berbéritude».

Nous nous sommes fabriqués tout un paysage dans lequel figurait Dda Mouloud, Laïmeche Ali, les berbéro-matérialistes de la fin des années 1940. Grâce à Avril 1980, nous sommes arrivés à nous construire les premières pièces du puzzle de notre histoire, c'est peut-être cela le côté positif de cet événement.

Mais je précise que je n'ai jamais considéré cet événement comme le jalon primordial ; ce n'était qu'un jalon parmi tant d'autres, qui allait aboutir au 5 Octobre 1988 et à d'autres manifestations... J'ai vite compris que le combat berbère seul

était moins viable s'il n'était pas rattaché à toutes les injustices que subissait le peuple et que si nous n'étions pas tous berbères, des choses nous unissaient. Un Tiemcénien faisait comme un Kabyle la chaîne pour obtenir quelques denrées alimentaires. C'est ainsi que j'ai été persuadé que nous ne pouvions pas défendre notre identité sans combattre toutes les injustices commises par le pouvoir central qui opprimait sans cesse son peuple. Il fallait donc combattre l'oppression dans sa globalité et pouvoir ainsi revendiquer encore plus fort notre identité.

Cela veut-il dire que pour toi ton identité n'existait que dans le cadre de la nation algérienne ?

J'étais algérien parce que la France en avait décidé ainsi, et qu'elle a défini les frontières délimitant le Maghreb... Finalement, ce que nous avons retrouvé en 1962, c'était notre intégrité territoriale telle que dessinée par la France. Mais le fait d'être berbère tuait ces frontières, car je me sentais berbère chez les gens du Rif. Cela n'était pas palpable sauf par affinités identitaires, voire une même base linguistique, une même civilisation. Il fallait s'y pencher et c'était une œuvre de longue haleine, de construction progressive, mais très lente.

La notion de Nation était beaucoup plus palpable. Cette nation, c'était un ensemble d'individus qui pouvaient parler différentes langues mais qui étaient unis par un même destin sur fond de citoyenneté, de nationalité avec une histoire identitaire plus ou moins partagée. Les éléments idéologiques voulaient l'altérer et ne pouvaient pas avoir raison d'elle. Pas d'arabisme ! Le côté arabe de l'Algérie est complètement absurde parce que je ne comprends pas, à ce jour, ce que veut dire être arabe en Algérie. Pour moi être arabe, c'est être un habitant d'Arabie. Nous ne pouvons pas dire d'un Québécois qu'il est français parce qu'il s'exprime en langue française. Par contre, je sais que l'Algérie est un pays où l'on s'exprime dans une forme de langue arabe, mais aussi en berbère, hébreu ou français mais tous les pays où l'on parle arabe ne sont unis que par des relations d'intérêts économiques. La guerre du Golfe a prouvé que ces pays pouvaient entrer en guerre les uns contre les autres. Je pense qu'il n'y a pas de quoi réunir une unanimité probante autour de ce sentiment d'arabité. Mais j'ai su qu'en tant que national, qu'Algérien, né français et dont l'histoire a fait que je sois devenu algérien, j'étais uni par un destin commun avec d'autres Algériens qui parlaient une langue différente de la mienne. A cet instant, je savais que je palpais quelque chose et que mon identité se devait d'être libre, devait s'exprimer et ainsi d'être légitimée à l'intérieur de ce pays, mais sans pour autant remettre en question cette unité, apparente, et si vrai parce que l'histoire de la Révolution a constitué un ciment entre les gens.

Es-tu en accord avec cette thèse selon laquelle la nation algérienne s'est construite dans le combat anticolonial ?

La nation algérienne s'est construite à partir du moment où cette forme de colonialisme est venue et que l'on a senti la différence qui existait entre eux et nous ; mais la toile de fond essentielle, c'était la différence de religion, il ne



Photo : DR

faut pas se le cacher, pas se leurrer !

Justement, je souhaitais que l'on parle de l'islam. Comment, enfant, ressentais-tu l'islam ?

L'islam est pour moi un ensemble de réflexes culturels et c'est de cette manière que je les ai pris, sans les digérer, sans les concevoir, sans les comprendre. Le fait de jurer pour te convaincre, cela est plus un réflexe linguistique qu'une référence à Dieu. C'est comme faire le Ramadan, il y a certaines personnes qui le font par acte culturel, plus que par le respect strict des cinq piliers de l'islam.

Penses-tu qu'il existe une pratique «kabyle» de l'islam ?

Oui, je le pense, car comme tu le sais, chacun d'entre nous vit son propre islam, je veux dire qu'il accommode sa religion avec ce qu'il vit tous les jours, ses propres pensées, ses superstitions, voire ses croyances... Je dirai que cela pourrait ressembler à une sorte de combinaison que nous nous appliquons et dans laquelle nous vivons notre foi.

Quels sont les mécanismes qui te font penser que l'islamisme est dangereux ?

Je pensais que c'étaient les difficultés économiques qui amenaient les gens à désertir les voies laïques pour aller se réfugier dans celles de Dieu. Finalement, je me suis rendu compte que non, car il existait d'autres pays aussi pauvres, mais qui, eux, n'avaient pas subi le contre-coup de l'intégrisme, tels qu'une partie du Bénin, du Sénégal. Maintenant si l'intégrisme venait à envahir ces pays, cela serait lié à l'importation politique de cette idée.

En fait, dans l'histoire des hommes, le fait culturel a toujours prédominé sur le politique, le social... Il fallait être soi-même, entier pour se réaliser par rapport au monde extérieur. Quand la culture, et par dérivation l'éducation a déserté l'espace territorial, la place est restée vacante pour d'autres phénomènes tels que l'interprétation assez populiste de certaines croyances religieuses ou autres... C'est là que cela devient dangereux.

Si la culture n'avait pas déserté des pays tels que l'Iran, si certains dictateurs ou les dirigeants de certains pays n'avaient pas failli en maintenant leur peuple dans l'ignorance, et si nous avions su définir la différence entre une religion et une culture, je pense que nous n'en serions pas arrivés à ces situations. D'ailleurs, si la Kabylie et d'autres

d'autres éléments qui ont contribué à la propagation de l'islamisme tels que les calculs géopolitiques et la manipulation ?

Bien entendu, c'est cela qui a fait le reste. Dès qu'il y a quelque chose qui bouge, c'est tout de suite à la portée des politiciens, des commerçants et puis aussi de ceux dont les intérêts reflètent ceci ou cela. Les pays occidentaux qui ne sont pas innocents dans toute cette stratégie, n'oublions pas que Khomeiny était «l'invité» de la France.

L'islamisme te paraît-il être le principal danger dans un pays comme l'Algérie ?

Il est important, dans tous les cas. Les histoires de «concorde civile» même si cela reste un vœu pieux, je n'y crois absolument pas. Tu ne peux pas convertir une personne qui vit une autre croyance que la tienne et qui pense fermement que devenir un martyr en se tuant et en tuant d'autres, lui ouvrira les portes du Paradis où elle retrouvera ses 99 heures en s'enivrant.

C'est en reprenant le problème à sa base que tu peux combattre cette idéologie... Il faut absolument éduquer les gens afin qu'ils acquièrent leur propre liberté de penser et c'est seulement ainsi que les comportements changeront... L'intégrisme est la forme extrême de l'interprétation religieuse et dès lors qu'il est lié aux bas instincts de l'homme, nous sommes foutus. Et tout ce qui se passe en Algérie ou ailleurs me porte à croire que nous devons, pendant quelques années encore, retrousser les manches pour combattre cet obscurantisme. Je te livre ici mon propre sentiment et non une analyse politicienne, car je veux juste être un témoin.

Les clés de sol

Revenons à la musique, construis-tu celle-ci à travers tes recherches, je crois savoir que tu es féru de musiques sacrées, y paises-tu ton inspiration ?

J'ai d'abord ramené avec moi beaucoup de matériaux. Pendant ma période étudiante, j'ai sillonné mon pays et j'ai découvert, chez des personnes, un formidable répertoire de chansons ancestrales que j'ai pu enregistrer. J'étais toujours à l'affût de n'importe quel poème, histoire et je possède environ 400 heures d'enregistrement de tout ce que j'ai pu recueillir au cours de mes voyages. C'est une véritable mine d'or qui est une source d'inspiration inépuisable. J'ai eu la chance d'avoir une grand-mère et une mère poétesse... Ma mère, qui est toujours en vie et avec laquelle j'ai le bonheur d'échanger, est partie prenante de mon propre univers musical.

Je l'avouerai que j'ai aussi toujours eu cet amour pour la poésie même dialectale. Du point de vue religieux, le fait musulman n'est pas strictement arabe, il est tout aussi bosniaque, chinois, iranien...

L'Algérie, en 1962, a ignoré l'enseignement de la langue française sous prétexte qu'elle était la langue du colonialisme comme s'il y avait un amalgame entre Montesquieu, Voltaire et Diderot... Nous avons uniformisé idéologiquement une certaine apparence de l'Algérie qui devait correspondre aux critères définis par l'Etat, et quand on rigidifie à ce point les articulations importantes, qui pouvaient emmener un échantillon de la population vers la lumière, il ne faut pas s'étonner qu'un jour on plonge dans des échappatoires, des couloirs qui de fait sont des sens interdits, voire des impasses. On ne nous a pas donné l'ouverture nécessaire pour porter un autre regard sur le monde dans lequel nous vivions.

Mais ne penses-tu pas qu'il y a